

Ouverture

Philippe HAMON

Université Paris 3 - Sorbonne Nouvelle

On connaît la phrase de Roland Barthes : « J'ai une maladie, je vois le langage. » C'est, au fond, de cette maladie fortement et heureusement contagieuse qu'est né le thème retenu pour ce cinquième Congrès de la Société des études romantiques et dix-neuviémistes : « Le dix-neuvième siècle et ses langues. » Il s'agissait en effet, pour ses organisateurs, non seulement de voir le langage et les langues *du* XIX^e siècle, mais de voir ceux qui ont vu le langage et les langues *au* XIX^e siècle, avec quelles lunettes, de quels postes d'observation, selon quels points de vue, avec quels points aveugles, à l'aide de quelles machines enregistreuses (voir la « Photographie de la parole » décomposée, publiée en première page de *L'Illustration* du 21 novembre 1891, et où l'on voit un homme prononçant la phrase « Je vous aime » – illustration qui a servi d'affiche au Congrès) ils ont vu langue, langage, parole et langages. Certes, et depuis que le monde est monde, le langage semble se donner à voir aisément, concrètement et matériellement, par exemple par l'écriture, et par toutes les formes de l'inscription et des belles-lettres. Mais R. Barthes voulait sans doute dire : « J'ai une maladie, je vois l'immatériel de la *semiosis*, je vois le système, les structures et opérations invisibles du langage, je vois tous les *faire* sous-jacents aux *dire* de l'acte langagier. » Voir les enjeux cachés, linguistiques, esthétiques, sociaux, idéologiques des essais de « vision » du langage, c'est bien en effet l'objet de ce Congrès, et cela en un siècle qui, par le développement de ses moyens de communication, par le développement de ses diverses grammaires comparées, de la Presse, des traductions et de l'édition, par son industrialisation, par l'explosion de l'idée de nation liée à celle de langue nationale, a certainement et entièrement bouleversé le rapport traditionnel, celui des philosophes, des rhétoriciens, des pédagogues et des littérateurs, au langage et aux langues, qu'elles soient naturelles ou artificielles. D'où aussi le pluriel prudent du titre (« *ses* langues ») : ce sont des langages inventés (systèmes scientifiques symboliques, systèmes de notation ou de classification, volapük, espérantos divers) ; ce sont des langages individualisés (le style, désormais dégagé de la notion plurielle, générique et conventionnelle du XVIII^e siècle, la langue-idiolecte parlée et construite par un individu, devient une notion à part entière qui donne naissance à la *stylistique* comme discipline) ; ce sont des langues découvertes (à l'occasion des guerres coloniales, les langues indiennes et asiatiques) ; c'est l'abandon de vieux débats, comme celui

de l'origine du langage, qui devient interdit de séjour dans les sociétés savantes ; ce sont de nouveaux *textes* littéraires comme le roman polyglotte— ou polyphonique—, qui fait se mêler tous les argots, vocabulaires techniques et parlures de l'oralité (voir *L'Assommoir*, « roman philologique » selon la *Préface*, 1877), voire une nouvelle « langue littéraire » qui selon certains se crée en s'autonomisant ; ce sont des langues redécouvertes et mises en concurrence d'ancienneté (l'égyptien, l'hébreu) ; ce sont des langues comparées et reclassées par familles sur des critères scientifiques, notamment phonologiques (la naissance par exemple de l'idée de langues indo-européennes) ; ce sont enfin des langues théorisées sur de nouvelles bases, de nouvelles *linguistiques* qui se créent : Renan déplorait dans *L'Avenir de la Science* en 1848 qu'il n'y ait pas de « chaire de linguistique en Europe », mais Saussure – voir son *Mémoire* de 1878 – est bien un linguiste du XIX^e siècle, et le premier manuel de « linguistique » français voit le jour en 1876, sous la plume d'A. Lovelacque, dans une collection au titre emblématique, la *Bibliothèque des sciences contemporaines*. Tous ces aspects de ces nouvelles visions sont traités dans le présent Congrès.